

Face à face, l'Amérique, et les vignes de la Gironde. Entre les deux : l'Atlantique. Un océan de contrastes sépare ces deux univers-mondes, mais il existe des passeurs qui savent créer de ces courants qui nous embarquent les uns vers les autres.



Nicolas Richard navigue entre les mots, immerge les uns pour laisser émerger les autres, et la surface qui tangue et brasse les langues s'appelle l'espace de la traduction.

Virtuose de celle-ci, Nicolas Richard a par exemple traduit récemment *Howl* d'Allen Ginsberg, ou encore *Trust* d'Hernan Diaz, prix Pulitzer 2023.

Trust est le coup de coeur de la rentrée littéraire de la médiathèque de Blaye. Parlez-en avec les filles, vous serez convaincu.e.s de l'urgence de cette lecture.

Egalement auteur, Nicolas publiera en janvier *La chanteuse aux trois maris*, un roman à paraître chez Actes Sud/ Inculte, et dont il lira des extraits, lors de Livres en Citadelle.

Le lien vers le **numéro 6** du pref'canard qui traite de son essai *Par instants le sol penche bizarrement* et son roman *La dissipation* : [Pref'n°6](#)

Le lien vers le **numéro 16** qui traite également d'autres traductions de Nicolas Richard : Valeria Luiselli, Tarantino... : [Pref'n°16](#)

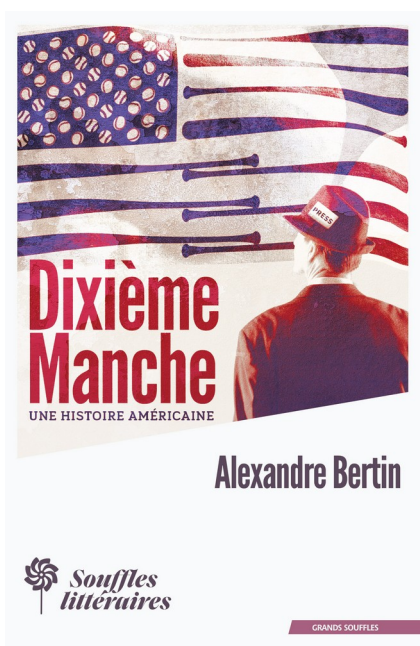
Partir aux Etats-Unis avec Alexandre BERTIN

Auteur d'origine lilloise installé à Bordeaux, Alexandre Bertin a publié son premier roman « *Dixième Manche Une histoire américaine* » en 2022. Passionné de littérature américaine, il lit Saul Bellow, Normal Mailer et Philip Roth. Amateur de films du cinéma indépendant, influencé par la culture rock, il commence par écrire des chansons et des poèmes en anglais. Il a écrit également des nouvelles qu'il n'a pas publiées.

Expert en baseball ou novice (pas d'inquiétude l'auteur y a pensé et nous explique tout !), on se laisse prendre par ce roman qui au delà du sport interroge sur le rêve américain et les moyens d'y parvenir. On suit une enquête journalistique qui révélera un passé bien caché.



Pour découvrir le baseball et son univers sur fond d'enquête journalistique et vous donner envie de venir rencontrer Alexandre Bertin, nous vous proposons la présentation du livre :



Un match de baseball se joue en neuf manches, la vie en offre une dixième...

1988, Accrington, Pennsylvanie, un jeune prodige du baseball, Richard Stoke, est victime d'un accident de la route alors qu'il allait marquer l'histoire du sport.

2018. Chicago, Illinois, Nathan Bergman n'a plus rien du flamboyant journaliste sportif qu'il a été.

Pourtant, avant de siffler la fin du match, il décide de boucler un article que sa mémoire avait effacé.

Il se fait un devoir de ne pas laisser le nom de Stoke tomber dans l'oubli. À mesure qu'il progresse dans son enquête, Bergman retrouve la flamme du journalisme et dévoile peu à peu la vérité : le rêve américain peut tourner au cauchemar...

Le récit autobiographique tout en sensibilité de Pascal MONTAUT

Après avoir passé son enfance à Saint Martin Lacaussade, Pascal Montaut est un vigneron qui au cours de sa carrière a produit 43 millésimes à Saint Paul avant de revenir sur Blaye et de prendre sa retraite.

Très impliqué dans la vie et la promotion des vins de Blaye, Pascal Montaut a été administrateur et membre du bureau aux travaux du syndicat viticole des Blaye Côtes de Bordeaux durant de nombreuses années.

La lecture l'a toujours accompagné, mais sans en être « boulimique pour autant » selon l'auteur lui-même. De même Pascal Montaut a toujours produit des écrits divers : des petits poèmes, des textes syndicaux ou à destination de ses clients. Avec « Sophie » nous découvrons le souvenir de son parcours complexe.



Pour vous donner envie de découvrir ce récit sensible, rien de tel que le résumé :



Sophie résume le vécu de Pascal Montaut, de sa naissance à ses vingt-trois ans. C'est le récit et la mémoire de viols subis, de rencontres, de filles, d'amours, de famille et de luttes. Ne contenant ni date ni lieu, juste quelques indices, ce texte émouvant donne peu de place au descriptif inutile et éveillera votre imagination. Laissez-vous donc envahir par cette onde de sensibilité qui saura faire tressauter votre âme.

Sources : <https://www.babelio.com>
<https://www.lysbleueditions.com>
<https://www.souffles-litteraires.com>

pref'canard archives

L'interview exclusive de nicolas richard ! en date du 3 janvier 2022

Pref'Canard - On aurait pu croire que tu es né américain tant tu as traduit de livres américains et de biographies sur des musiciens américains. Mais quand on lit ta biographie (sommaire) sur wikipédia, on découvre que :

1/ tu es né à Bois-Colombes (je ne crois pas me tromper en certifiant que Bois-Colombes est une commune on ne peut plus française, même si vue d'ici c'est une autre planète, Hauts de Seine, île de France).

2/ que tu as étudié au lycée Voltaire d'Orléans, puis à l'école supérieure de commerce de Lyon (et là je ne vois pas immédiatement le rapport avec les activités professionnelles que tu as menées depuis : on lit qu'en suivant tu as posé nu pour des étudiantes, retapé des appartements à Brooklyn, fait la vaisselle à Bâle, été bûcheron dans le Valais et manager de groupes de rock. Puis à partir de 1990, que tu traduis de l'anglais et de l'anglais américain vers le français.)

Donc ma question, c'est : comment devient-on un traducteur au succès d'estime exceptionnel, sans avoir passé par une quelconque fac d'anglais, ni utilisé Erasmus, est-ce que ça a un rapport avec les apparts que tu as retapé sur Brooklyn ou le fait d'avoir posé nu quelque part ?

Nicolas Richard - Ce qui relie les points apparemment éparpillés de cette trajectoire qui, de loin, ressemble à un improbable zig-zag, ce sont deux choses.

La première, c'est mon rapport à la lecture : depuis que je suis tout petit, il y a des textes qui me captivent ; constamment ma vision est modifiée par la lecture ; pour paraphraser James Crumley qui disait que le brouillard réduit la vision mais améliore la perspective, je pourrais suggérer que, si la lecture a peut-être effectivement contribué à faire baisser mon acuité visuelle, elle n'a cessé d'améliorer ma perspective !

La seconde chose, c'est mon envie d'écrire, depuis toujours, et le fait que j'écrive depuis (presque) toujours : l'été à la fin de ma classe de sixième, je reviens d'un séjour de trois semaines en Allemagne du Nord avec un recueil de poèmes que j'ai composés, intitulé « Les Lübeckoises » (comprendre : les filles de Lübeck ! comme s'il s'agissait pour le poète-séducteur de se remémorer ses conquêtes dans la ville hanséatique ! J'avais douze ans !!) C'était ma période Nerval ! Un recueil entier de poèmes ! Quelques années plus tard, pendant un camp scout, je tiens un journal de bord, décris la camaraderie, relate les travaux que nous entreprenons en pleine nature, raconte les randonnées réalisées chaque jour, fais des allusions aux chahuts, aux tensions avec les chefs et reviens avec un compte rendu circonstancié, un vrai rapport du front : c'est ma période Louis Barthas, tonnelier, ou Joseph Roth (mais je ne le sais pas encore !). . . Quand je suis étudiant à l'école de commerce (où, soit dit en passant, je fuis les cours et passe une bonne partie du temps à aller faire de l'escalade dans les falaises du Lubéron (Buoux) et des Alpilles (Mouries)), j'écris pour le journal « littéraire » de l'École. Dès mes premiers séjours à New York, dans les années 1980, je prends des notes, écris des nouvelles, bâtis des plans de romans – en fait, je me demande comment j'ai pu tant écrire et si peu publier ! Disons pour résumer que j'ai toujours écrit et que traduire a été un moyen de gagner ma vie en continuant d'écrire et de lire.

Pref'canard - Premières traductions recensées : des auteurs nés dans les années 30, des romans noirs, des personnages déjantés...

Je crois savoir que tu sélectionnes toi-même tes objets de traduction, auquel cas : pourquoi ce choix ? Est-ce ton amour de la littérature américaine qui

parle, celui de la côte Ouest, de Frisco et des beatniks... ?

Nicolas Richard - Oh la la, il ne faudrait pas croire que je maîtrise à ce point mon destin ! Il m'arrive de proposer aux éditeurs des livres à traduire, mais le plus souvent, les projets de traduction me sont soumis, et ma marge de manœuvre est relativement étroite, elle consiste alors à accepter ou refuser les traductions qu'on me propose. Mais ta question met effectivement le doigt sur quelque chose (si tant est qu'une question puisse avoir des doigts, ce qui serait pratique si un jour elle voulait partir en auto-stop) : chaque livre que j'ai traduit, a été un voyage intime : le San Francisco des années 1960 avec Brautigan, le New York des années 1970 avec Stephen Dixon, l'armée et le Montana avec James Crumley (heureusement qu'il y a Crumley parce que je n'ai jamais mis les pieds à Missoula et me suis fait réformer P4 par l'armée française !), la pauvreté rurale de la Géorgie avec Harry Crews, le rock and roll d'une New Jersey girl avec Patti Smith, la frontière Mexicaine avec Valeria Luiselli... À chaque étape, le mouvement est potentiellement à double sens : je découvre des situations par la littérature, et puis il arrive que je me rende sur place – la place ici n'étant pas nécessairement un lieu au sens géographique ; alors je découvre autre chose, puis je lis d'autres livres et la réalité gagne en relief, en complexité, les couleurs deviennent plus subtiles.

Pref' canard - De Brautigan, tu as uniquement traduit la poésie : *Tu es si belle qu'il se met à pleuvoir, Il pleut en amour, Journal japonais (1978), C'est tout ce que j'ai à déclarer*, et la biographie de Keith Abbott, *Brautigan, un rêveur à Babylone*.

1/ La langue de Brautigan est réputée difficile à traduire car à la fois simple et ténue. Marc Chénétier affirme qu' « il faut constamment retendre la toile, mettre des tuteurs », que « l'équilibre est précaire ». Brautigan pesait chaque mot : ses images ne sont nullement gratuites ou faciles, mais enfouissent un secret. Il prenait le haïku comme un modèle de concision émotionnelle, il écrit d'ailleurs : « J'aimais cette façon d'utiliser le langage – qui consiste à concentrer l'émotion, le détail et l'image jusqu'à obtenir la forme d'un acier semblable à la rosée ».

Est-ce que les nuances de la langue américaine mutent et s'expriment selon une autre palette, lorsqu'elles migrent en français ?

2/ Marc Chénétier dit encore faire le choix d'une langue classique dans sa traduction : « Je n'ai aucune raison de le faire causer chébran. Je refuse de me faire confisquer ma langue. Je veux garder la palette la plus large possible. »

« Je refuse de me faire confisquer ma langue » : voilà une phrase curieuse de la part d'un traducteur. Qu'a-t-il voulu dire selon vous ? Car traduire, n'est ce pas avant tout accepter de métisser sa langue ? Infléchir la syntaxe, revitaliser des expressions figées ou en entendre de nouvelles ?

Est-ce que votre travail de traducteur américanise la langue française ?

3/ Par ailleurs concernant l'argot souvent employé par Brautigan : faut-il choisir quand on le traduit de maintenir le contexte temporel de l'époque, c'est-à-dire une certaine ambiance du Frisco des années 60, ou bien rapprocher l'écrivain de nos contemporains en choisissant un lexique remis à jour, ou bien encore classique et d'usage commun ?

4/ Dans la postface de *Journal japonais*, tu incites le lecteur à composer son propre journal japonais ; l'as-tu fait toi-même ?

Nicolas Richard - Composer son propre journal japonais, c'est en quelques sortes faire de la traduction sans le savoir, à la Monsieur Jourdain, transformer en mots des impressions ou des situations vécues, formuler des idées fugitives, c'est choisir de dire des choses et d'en taire

d'autres. Ce qui tendrait à prouver que tout écrivain est d'abord un traducteur avant d'être un auteur !

La langue française est bâtarde depuis le début, elle n'a pas attendu les traductions en français de Richard Brautigan, ni même la traduction du *Paradis perdu* de Milton par Chateaubriand, pour montrer sa formidable souplesse et sa capacité à engloutir et à (se) transformer.

Ce que sait Marc Chénétier, c'est que Brautigan en anglais recourt finalement assez peu à l'argot ou à une langue « branchée », même si, dans la deuxième moitié des années 1960, il devient (pendant quelques années seulement) le poète hippie par excellence ; et donc effectivement, il n'y a pas de raison de faire parler Brautigan dans un français estampillé *sixties* alors que ce n'est pas ce qu'il fait dans sa langue. On voit bien la grande porosité des frontières entre une langue qui serait celle du Frisco des années 1960, une autre qui serait « contemporaine » et une troisième qui serait classique : distinguer ces trois registres est utile mais des registres, il y en a bien plus que trois ; il est intéressant que tu parles de mutation, et de palette, car les mutations qui se succèdent et la modification de la palette, c'est ce à quoi on assiste, et à ce titre le rap aujourd'hui vitalise notre langue, en offrant d'autres possibilités de flows, en introduisant des termes hispaniques, arabes, africains, en reconvoquant au poste des termes désuets comme condé ou daron, donc ça bouge, ça vit mais -- car il y a un mais -- en tant que traducteur, je ne dois pas faire dire à un auteur ce qu'il n'a pas dit. Je suis une espèce d'arpenteur, je dispose d'un certain nombre d'instruments de mesure et d'optique, et je passe mon temps à évaluer des distances entre toutes sortes d'objets qui sont tous en mouvement.

Pref' canard - Parmi les auteurs que tu as traduits, il y en a plein qui sont des musiciens, et pas n'importe lesquels : Bob Dylan, Bruce Springsteen, Leonard Cohen, Keith Richards, U2, Phil Spector (Mick Brown, Courtney Love (Poppy Z Brite), Patti Smith... Mais il y a également Nick Cave, avec ta traduction de son second roman : *La mort de Bunny Munro*.

Le second roman de Nick Cave *The Lonesome Death Of Bunny Monroe*, paru chez Faber & Faber le 1^{er} septembre 2009 est sorti en même temps qu'une nouvelle BO composée pour l'occasion ; la version française est disponible chez Flammarion sous le titre *La Mort de Bunny Munro*.

Pourquoi avoir supprimé le terme "lonesome" du titre : qu'est ce qui préside à l'action de supprimer / d'ajouter / de permuter... dans la traduction ?

Nicolas Richard- Dans l'édition anglaise que j'ai du roman de Nick Cave, il n'y a pas de solitude, pas de lonesome, c'est *The Death of Bunny Munro*. D'après mon expérience, le traducteur a un avis consultatif mais c'est l'éditeur français qui a souvent le dernier mot dans le choix du titre. En rendant ma traduction à l'éditeur, il arrive que je propose plusieurs titres...

Ce roman de Nick Cave est une réussite : comment peut-on être à la fois si drôle et si sombre ? Si englué dans un réel poisseux et à ce point halluciné ? C'est la magie Nick Cave.

Pour la sortie en France de *La mort de Bunny Munro*, j'ai assisté à une présentation au théâtre Marigny, à Paris : Nick Cave, accompagné de Martyn Casey et Warren Ellis, qui alternait musique et lecture d'extraits du roman : mé-mo-rable !

Pref' canard - Tu as traduit par ailleurs (parmi les 120 traductions que l'on te doit) l'ouvrage de Poppy Z Brite , Courtney Love (2001).

Dans cette biographie, il y a deux voix qui parlent : celle d'une icône du rock et celle d'un écrivain connu pour l'usage de la provocation. Etre une troisième voix, par la traduction, est-ce difficile ? Est-ce que cela ne déteint pas sur les deux autres voix, c'est-à-dire : entend-on du Nicolas Richard dans la voix de Courtney Love et dans celle de Poppy Z Brite ?

Nicolas Richard - On a l'impression que la voix sort de la bouche du pantin parce que je bouge à peine les lèvres mais oui, bien sûr, il y a des colorations de Nicolas Richard dans la bouche de

Courtney Love et de Poppy Z Brite, c'est incontestable, le traducteur-ventriloque plaide coupable. Cependant, ces flux font partie d'un circuit plus large car, réciproquement, l'anglais de Poppy Z Brite vient nourrir le mien ; pas seulement sa langue, d'ailleurs, mais aussi la manière dont elle structure la bio de la chanteuse de Hole : elle s'en sort bien, alors que c'est tout à fait casse-gueule, comme projet : en enchaînant de brefs chapitres chronologiques, elle décrit une vie de légende.

Pref' canard - Traducteur Culte, tu te ranges pourtant dans la catégorie Inculte. Il ne faut pas y lire une injure, mais peut-être une pulsion créatrice plus affranchie des codes Qu'est-ce que ce collectif Inculte auquel tu appartiens ? Quel est le lien entre tous ses membres ?

Nicolas Richard - Inculte c'est initialement une revue littéraire à dimension variable, boostée entre autres par Jérôme Schmidt, qui regroupe une flopée de joyeux drilles, parmi lesquels Maylis de Kerangal, Mathias Enard, Hélène Gaudy, Claro, Stéphane Legrand, Mathieu Larnaudie, Arno Bertina, Alexandre Civico etc etc, dont un beau projet, parmi tant d'autres, a été de rééditer en format poche la revue L'Arc. Aujourd'hui, Inculte est une maison d'édition, dont les éditeurs sont Claro et Hélène Gaudy.

Pref' canard : Nicolas Richard, tu es auteur par toi-même de plusieurs ouvrages : nouvelles, roman d'espionnage...

Et co-auteur avec Kid Loco de *Les soniques*, une sorte de traité iconoclaste sur la musique, ouvrage tout sauf inculte, dont le niveau d'érudition est même plutôt ardu.

Nicolas Richard - *Les Soniques*, co-écrit avec Jean-Yves Prieur, alias Kid Loco, alias Caius Locus, se présente en effet sous la forme d'un traité de 700 pages (en plus, c'est écrit tout petit !) sur « le beat » au vingt et unième siècle. En deux mots : parler de la musique de demain avec des outils vieux de deux siècles ! Ce qui a déclenché l'écriture de ce texte c'est la découverte d'auteurs dits gothiques, *Melmoth* de Maturin, *Le Moine* de Lewis, *Les Elixirs* du diable de Hoffmann... C'est un travail un peu fou qui nous a pris trois années – le plus drôle c'est que, sans le savoir, nous avons écrit une sorte de variation du *Lanark* d'Almasdair Gray !

Une fois notre livre achevé, Jean-Yves et moi n'avions pas envie de soumettre le manuscrit à des éditeurs pour nous entendre dire que le projet ne correspondait pas à la politique éditoriale de la maison ! Pour nous, le livre était terminé, il fallait qu'il soit lu ! Alors nous l'avons fait imprimer à quarante exemplaires, puis avons organisé une grande fête avec l'objectif de le vendre. Aucun exemplaire gratuit pour les journalistes. Pour l'avoir, il fallait payer. C'était une œuvre unique, tirée à un tout petit nombre d'exemplaires. Tous les exemplaires ont été vendus et c'est à l'issue de cette fête que les éditions Inculte nous ont proposé de publier l'ouvrage à plus grande échelle, dans une nouvelle mise en page parfaitement géniale signée Yann Legendre. De fait, je crois que nous en avons vendu un millier, ce qui, pour un projet de cette ampleur, est assez formidable !

Contact PREFACE : preface33@laposte.net

Site : <http://preface-blaye.fr/>

Facebook : <https://www.facebook.com/Preface-Blaye-140207133004556>

Contact QUESKONFABRIK : queskonfabrik@gmail.com

Responsable de la publication : Marie Loosveldt

Dessins : Jean-Christophe Mazurie

Rédaction : Cendrine Nuel, Aline Dalès



Publication du 18 octobre 2023